

SATELLITES

à La Base de signatures de virus a été mise à jour

3

AGUILKIA

Lou Vicemka

07/04/2011

Exemplaire RN000

Girls just want to have fun.

Cindy Lauper, chanson du même nom sur l'album *She's so unusual*, 1984

Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous.

Franz Kafka, « Lettre à Oskar Pollak, 27 janvier 1904 »

in *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, 1984

Lad'AM
Editions

Commençons

A G U I L K I A

G U N D I A M S

O T I T N P S

N T O T E I

I U T C S

E R C

A A

L B

E L

E

M

E

N

T

Agonie

Bon d'accord, il y a des mots plus joyeux pour commencer, mais c'est celui-là qui s'est fait piéger sur la page, attrapé comme un papillon par le filet des touches, notez qu'en général, les papillons agonisent aussi au fond de leur filet ou alors ils finissent crucifiés pour observation, ce qui n'est guère plus enthousiasmant comme perspective. Finalement, une agonie de papier pour les papillons, c'est peut-être moins barbare.

Mais assez divagué, cessons de batifoler dans les champs des hasards, des associations inopinées et entrons dans le vif du sujet.

C'est ce que devait se dire d'ailleurs le bourreau au moment d'exécuter la reine au petit cou.¹ Agonie concise. La hache, l'épée, la guillotine raccourcissent dans un même mouvement les derniers moments.

D'Anne en coq, nous pourrions aussi naviguer vers les torturés, les suppliciés du temps jadis, victimes de la roue, du pal, de l'écartèlement et autres méthodes aussi variées que longues, toutes témoignant crûment de la fausseté de l'assertion « l'homme est naturellement bon », victimes aussi de la curiosité malsaine de la foule amassée, qui se repaît de ces derniers moments, persuadée qu'elle est d'être du bon côté de la justice, solidaire de la main du bourreau, soulagée de voir la violence hacher des têtes, démembrer des corps, pour garder sain le corps social...

Mais le coq est mort, les poules se sont dispersées et nous errons dans des basses-cours poussiéreuses, grattant le sol stérile comme des orpailleurs aveugles, pépiant dans l'angoisse de nos solitudes télescopées... Bienvenue dans l'humanité.

Qui vous a dit que l'agonie n'était qu'en bout de course ?

De renoncements en reniements, de désillusions en renoncements, combien sont-elles les petites agonies qui traversent notre vie ? tous ces petits combats, dont l'issue n'est certes pas fatale mais dont nous ne pouvons faire l'économie, ces dilemmes qui nous hantent, ces sécessions qui nous agitent, ces chaos, ces ruptures de l'intérieur, mesquins ou grandioses, brefs ou s'étirant le long d'années où le corps s'épuise, tous ces petits combats pour tenir debout, pour être juste un peu humain, un peu moins loin, pour gagner un jour, grappiller du temps, allonger le pas, la vie...

Et la vis sans fin de nos agonies tourne dans le magma de nos mémoires.

¹ Anne Boleyn fut décapitée le 19 mai 1536 par un bourreau français. Elle aurait alors prononcé : J'ai entendu que le bourreau était très bon, et j'ai un petit cou.

Tenez, même les îles agonisent.

On les croit fermes, insubmersibles, inamovibles, plantées dans l'eau pour l'éternité. C'est plutôt rassurant d'ailleurs. On se fait des listes au cas où on y prendrait des vacances. Cela fait spirituel et cultivé de dire qu'on y emmènerait Proust, vu qu'on raffole (ne pas oublier d'accentuer la double consonne avec un air de pâmoison intense...) de son œuvre. Ceci dit, à part sur une île déserte, je ne vois pas où j'aurais le courage ou assez d'ennui pour m'attaquer à l'œuvre dudit Marcel.

Donc, les îles agonisent. Certaines sombrent. De moins en moins îles, de plus en plus relief sous-marin. Elles changent de monde et de statut. Leurs habitants migrent, à la recherche de flots moins réchauffés, de terres plus fermes, d'archipels plus sûrs.

Tuvalu, Vanuatu, Kiribati et bien d'autres sont des noms en voie de liquéfaction.

Comme se liquéfient aussi le bon sens, l'élémentaire capacité de jugement, le fondamental esprit critique. Dans le grand magma de nos sociétés outrageusement communicantes, se dilue la capacité de mettre en question, de regarder autrement, de changer d'angle et de renouveler les perspectives. Nos îlots menacés ne sont pas aux antipodes, mais là, sous nos yeux, en train de s'asphyxier lentement et sûrement sous la montée des eaux noires de la bêtise répandue. Nos îlots modernes ont des noms bien moins exotiques : Culture, Education, Social.

Leur surface diminue, pis ils sont de plus en plus vidés de l'intérieur, vidangés en douce jusqu'à ce qu'on découvre un jour leurs carcasses amères et inutiles autour desquelles nous tournerons en rond avant de nous noyer, ignares et aveugles, dans le flot commercial et insipide de nos cerveaux atones dont le temps d'attention aura, de toutes façons, été vendu au préalable à la compagnie qui aura remporté le marché public lancé par notre gouvernement bienveillant.

Au siècle dernier, l'île égyptienne de Philae, engloutie suite à la construction des barrages d'Assouan sur le Nil et sanctuaire célèbre de la déesse Isis, faisait l'objet d'un sauvetage. Après avoir été asséchée, ses monuments ont été déplacés pierre par pierre sur un îlot voisin : Aguilkia.

La forme d'Aguilkia a même été remodelée pour ressembler à l'oiseau de Philae. Bien sûr, cela a préservé le tourisme et les flux monstrueux de gens qui viennent s'abreuver aux mamelles de l'égyptophilie galopante et écœurante.

Mais une île, et son patrimoine, ont été sauvés. Philae, transférée, peut sombrer sous les eaux, elle s'est transmise.

Que transmettrons-nous de nous-mêmes, de nos savoirs, de notre culture ? Où sont nos Aguilkia futures, nos îlots de sauvetage et de résistance ?

Dirons-nous à nos enfants : tu vois, ici, il y avait une école, on y apprenait des choses, à vivre ensemble aussi mais elle a disparu, rongée et puis là, c'était un hôpital public, on y soignait des gens, parfois même on les guérissait mais il a disparu, rongé aussi ? comment feront-ils pour comprendre de quoi l'on parle s'il ne leur reste que des prophètes et des charlatans, des politiques et des commerciaux ?

Et puis l'imagination... qui se cultive en secret dans le creux des livres, au hasard des rencontres, en flânant à l'aventure, humant les parfums discrets des aventures humaines en train de se nouer, de se dénouer, de se tordre parfois, et de couler, flux de vie dans les artères hasardeuses de nos parcours...

L'imagination, île abordable à ceux qui en ont eu le goût. Elle est perdue à ceux que la sclérose de l'esprit guette ou envahit.

Tiens, et si on voyageait...

Gudule râle.

Faut dire qu'aujourd'hui, *il pleut comme dinde qui fuit*². Sa maison fait eau de toutes parts et là voilà encore en train d'écrémer les placards. Le grommellement sur les lèvres, le front soucieux, elle ouvre, claque, ouvre une à une les portes, réquisitionne les casseroles, marmites, bols, ramequins, peste et cherche encore sous l'évier la bassine rouge. Elle était pourtant sûre de l'avoir rangée là après la dernière pluie, c'est logique une bassine sous l'évier, ça évite de chercher partout. Mais non, c'est désespérant, pas de bassine rouge ce soir à la place idoine. En plus de retourner la maison, il va falloir qu'elle se creuse la tête pour reconstituer les derniers instants qu'elle a passé avec la bassine, ce qu'elles ont fait ensemble, comment elles se sont quittées...

C'était il y a deux mois, lors de la dernière grosse pluie de printemps. Le poêle ronflait, tentant de chasser l'humidité qui s'infiltrait insidieusement dans la demeure. Gudule lisait, suçotant son carré de chocolat vespéral. Pour des raisons professionnelles, elle compulsait l'œuvre de Kant. Et il lui fallait bien son carreau de chocolat, le plus noir possible, au moins 75 % de cacao, pour tâcher de suivre la pensée qui se déroulait à quelques centimètres de ses yeux. Le passage de ce soir commençait fort : « Mais qu'en est-il à présent de la fâcheuse question concernant *Théorie et pratique*, eu égard à la *paternité littéraire* de M. Friedrich Nicolai ? »³

Le genre de question à vous faire avaler le chocolat de travers. Et l'espace quiet du salon fut traversé à ce moment précis, juste après le point d'interrogation, par la fulgurance de la sonnerie du téléphone.

- Gudule, c'est Violette
- Mmm...
- Ça avance, les études ?
- Mmm...
- Ça avance ?
- Mmm, excusez-moi, je finissais mon carreau de chocolat, disons que ça rentre doucement, c'est coton le texte que vous m'avez donné
- C'est de la philosophie allemande, et vous en êtes où ?
- *Sur la fabrication des livres*
- Ah, intéressant ce passage, je me rappelle la première fois que je l'ai fait étudier à mes élèves, c'était à Strasbourg dans les années 50 [...]

²Lou Vicemka, [L'éléphant, Dieu et les noirs](#), Lad'AM Editions.

³ Emmanuel Kant, *Sur la fabrication des livres*, 2^e lettre, Garnier-Flammarion, 1991.

Gudule posa délicatement le combiné près du poêle, elle savait qu'il y en avait pour un quart d'heure de réminiscences et de digressions pédagogiques, c'était toujours comme ça avec la chef, dès qu'elle prononçait « Strasbourg dans les années 50 », la machine à souvenirs se mettait en branle et l'auditeur n'avait plus qu'à branler du chef ou, s'il avait le bonheur d'être au téléphone, à aller se faire une petite tisane. (14 minutes passèrent ainsi)

Tiens, la chef attaquait les graves, sa voix plongeait et s'amplifiait, se faisait plus gutturale, les souvenirs finissaient de racler le larynx. Gudule reprit le combiné :

- je vous comprends, c'était une autre époque
- eh oui, Violette toussota élégamment, bon, tenez-moi au courant de vos avancées par le canal habituel.
- Entendu.
- Bonsoir, Gudule.

Un plic ploc inhabituel avait alors détourné Gudule de sa contemplation ahurie du téléphone. Le plafond suintait juste au-dessus de l'étagère où elle gardait précieusement ses écrits de jeunesse. Pour sauver cette prose, à jamais confinée entre quelques planches, elle avait utilisé la bassine rouge pour son ample et salvateur volume.

Que c'est bon quand la mémoire revient... La lutte contre l'élément aqueux peut enfin reprendre. Il suffisait de chercher en hauteur ce qui ne se trouvait pas en bas.

Gudule s'empare de la bassine poussiéreuse et court l'installer où l'eau menace. Ce soir, c'est la réserve de chocolat qui est en péril.

D'une pluie à l'autre, les fuites modifient leur géographie, les infiltrations sinuent et dessinent des cartes nouvelles. Le plafond de Gudule ressemble désormais à un delta immense, où les pâturages se raréfient, où le plâtre humide singe l'émergence de montagnes inhospitalières.

Alors Gudule râle.

Contre la pluie, contre Kant, contre les bassines rouges et les chefs au nom fleuri.

D'ailleurs le canal habituel n'a pas trop servi ces derniers temps, en deux mois, les recherches n'ont pas fait de bond décisif. La lecture de Kant, censée, selon la chef bien sûr, éclairer d'un jour nouveau et limpide l'affaire qui la préoccupe, s'est avérée ardue, gourmande en temps et pauvre en résultats.

Dehors, la pluie se calme, dedans les goutte-à-goutte s'espacent.

Gudule peut enfin réfléchir.

Il lui reste moins d'un mois pour débroussailler l'intrigue. La chef a été formelle : au 10 octobre, il lui faut quelque chose de tangible, de fiable, de solide, de concret et toute la panoplie sémantique du résultat bien beau et bien propre.

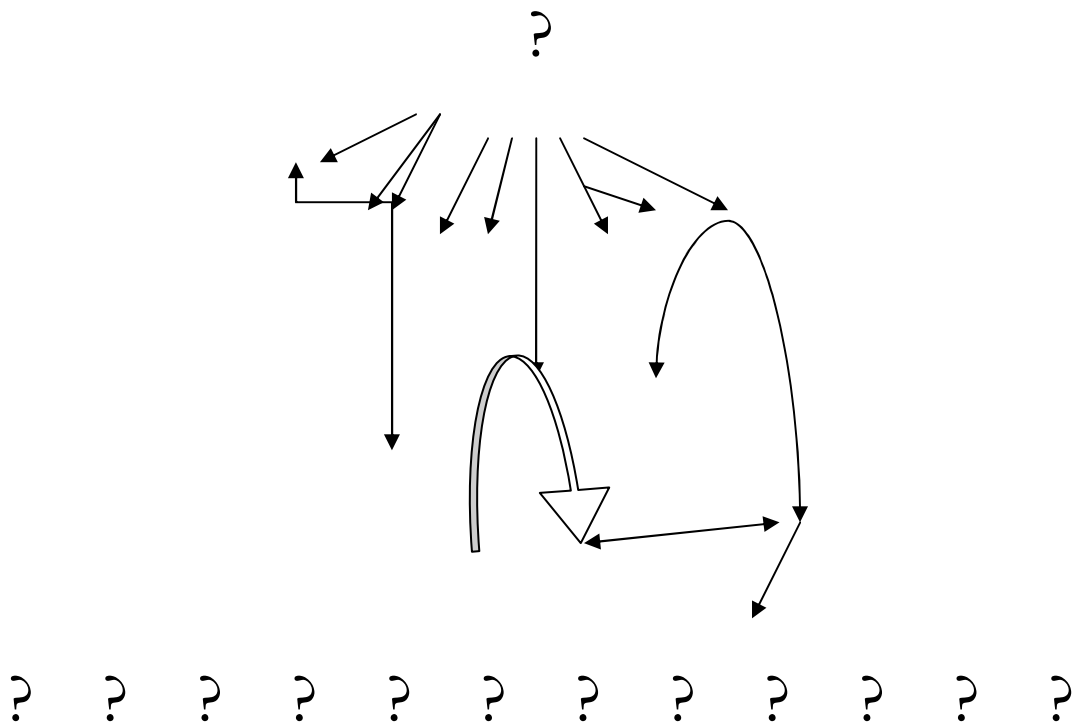
Donc, réfléchir puis

avancer, agir, progresser.

Ce qu'il lui faudrait, c'est un plan. Pas une carte IGN, non, mais quelque chose d'élaboré qui lui permette d'avancer, de s'orienter dans la pensée, vers la solution de cette embrouille.

Mais quelle direction prendre pour commencer ?

au début du chemin, les possibles sont multiples et semblent se valoir



suivre la première impulsion et tenter sa chance ? ça manque un peu de sérieux et de professionnalisme comme méthode, et puis quand on a une toiture à réparer, ce genre de confiance dans le hasard n'est pas le meilleur argument auprès des banquiers et charpentiers.

Heureusement, Gudule ne manque pas de ressort, j'ai des ailes, comme elle le dit si bien, des ailes, comme les zarbrisseaux, les zagrumes et les zèbres.

Alors Gudule s'envole...

...jusqu'au chapitre suivant.

Parfois, il suffit de tourner la page. L'angle change, les perspectives aussi, et l'œil voit plus clair. Du moins ceux de Gudule. Enfin libérés de la buée générée par l'humidité consubstantielle à la pluie finissante et à l'isolation hésitante de la maison, ils papillonnent et s'ouvrent, lavés, sur le monde qui s'égoutte.

Gudule reprend le premier courrier que lui a transmis Violette. Il lui est arrivé dans une grande enveloppe marron, simplement glissée sous sa porte. Dessus, Violette de son écriture maniérée et serrée avait juste écrit : *ABclarté++*

Le lendemain, une enveloppe à bulles se trouvait au même endroit, avec, de la même écriture, la mention *néCser ?*. Dedans, il y avait le fameux volume de Kant sur lequel Gudule avait tant peiné ces dernières semaines. Elle laisse celui-ci de côté, pour se concentrer, avec son regard lavé, sur le premier envoi.

Quelques lignes étranges, intrigantes se déploient sur le papier dont la teinte pâle évoque le poussin enrhumé :

*Avant de mordre le poisson n'était qu'une sorte de
potentialité de poisson occupant toute la mare.⁴*

Attrapez-nous les renards.⁵

Les déserts de sable salés contiennent encore le chameau.⁶

De toute évidence, si Violette avait adjoint le livre de Kant, c'est qu'elle avait su reconnaître la patte du philosophe dans une de ces phrases. Mais les autres ?

Gudule ne dispose pas des notes de bas de page pour l'éclairer sur l'origine de ses sentences énigmatiques et si l'intuition de Violette s'est avérée exacte pour le chameau, encore que la justesse de la traduction soit sujette à discussion, pour le reste elle demeure perplexe. Elle sèche. Sa machine à faire du sens, à relier les informations entre elles, à établir des ponts parfois

⁴ Sven Ortolí, Jean-Pierre Pharabod, *Le cantique des cantiques*, Ed. La Découverte, 2007.

⁵ *Le cantique des cantiques*, 2 15

⁶ Emmanuel Kant, *Vers la paix perpétuelle*. Garnier-Flammarion, 1991.

audacieux ou inattendus mais efficaces, tourne à vide. C'est pourtant pour ça que Violette a fait appel à elle, elle est connue et appréciée pour sa capacité surprenante à lier ce qui ne semblait jusque lors n'avoir aucun rapport, à faire jaillir la connivence d'éléments disjoints, de données disparates. *Faiseuse de ponts* n'est pas son activité principale, elle en a une autre, plus terre-à-terre, plus alimentaire aussi, quoique chichement, mais rien ne la fait vibrer aussi intensément que le moment précis où le mur insoluble devient un mur dissous, étalant enfin ses fondements et dévoilant ses jointures.

Mais présentement, le poisson, le renard et le chameau s'éloignent et se perdent dans les brumes glaireuses de l'impasse.

Il est temps de vous préciser que Gudule n'a, en terme de moyens de communication modernes, que le téléphone. Non par refus de la modernité ou par panique devant un écran et un clavier d'ordinateur, mais simplement par distraction, parce que le temps a passé sans qu'elle songe réellement à s'équiper, ou bien quand elle y songeait un peu sérieusement, elle était prise d'une flemme invincible et d'un dégoût insurmontable à l'idée de devoir aller courir les magasins et affronter leurs foules consommatrices juste pour acquérir un objet technologique certes efficace – elle n'en doutait point – mais dont l'utilité ne lui semblait pas vitale. Elle se disait bien qu'un jour elle ferait l'effort de s'en procurer un mais ce jour reculait sans cesse et c'est ainsi que Gudule ne put taper dans son moteur de recherche les deux phrases qui restaient sans sources. C'est dommage, car alors, comme vous et moi, elle aurait trouvé très rapidement que la première s'extirpait du *Cantique des quantiques* et la deuxième de l'homophonique *Cantique des Cantiques*⁷. Mais Gudule, on l'a dit, était une faiseuse de ponts, de plus elle disposait dans sa demeure de quantités de livres de tous sujets et de tous poils⁸ et d'une assez bonne mémoire.

Les qualités sus-mentionnées, ainsi qu'une certaine dose de hasard – son esprit avait emprunté ce chemin plutôt que tel autre, puis bifurqué par-là en même temps qu'il explorait cette autre branche de ses savoirs entreposés... – , amènent ainsi Gudule en ce soir faste de fin d'averse à l'éclair (oui je sais l'averse est finie, mais fiat lux et lux fuit, ça fait cet effet-là quand la solution se profile) salvateur. Elle tient enfin un bout de piste :

Quantique – Cantique – Kant

Mais il y a comme un hic...

⁷ Cf notes de bas de page 5 et 6, supra.

⁸ Pardon, je m'égare, il est bien connu que les livres, malgré une vie indépendante après avoir quitté le giron de leur auteur, n'ont pas encore développé de système pileux...

A quoi peuvent bien rimer ces phrases accolées ?

Quelle en est l'unité intime, le sens dérobé, le message enfoui, caché à l'abri de l'ordonnement des mots, de leur cadence et de leurs sons ? finalement, l'éclair est bref et l'obscurité retombe. Gudule va devoir soulever patiemment la lourde tenture du mystère. Mais la patience n'est pas la mieux représentée de ses qualités, elle est transitoire, et ce soir justement sa patience est ailleurs, allée visiter sans doute quelque voisine solitaire ou quelque chat famélique guettant la souris imprudente ou lassée qui, enfin, va se risquer à traverser le couloir.

Et couic.

Que faire d'un duo de scientifiques, d'un texte biblique, donc d'auteur(s) incertain(s), et d'un philosophe allemand ? Leur tordre le cou ? A tous, et Violette reconnaîtra les siens ?

Si Gudule n'est pas féline, elle n'a pas pour autant envie de laisser des plumes dans cette histoire.

Voyons, physique – religion – philosophie, improbable association. Etrange combinaison.

Peut-être le salut est-il du côté des acronymes. PRP, bof, ça sonne comme une abréviation de polymères, si en plus la chimie s'en mêle, non, mieux vaut essayer autre chose, changer à peine, de quelques degrés seulement, l'angle, par exemple mécanique – philosophie – religion, ça fait MPR, la radio publique du Minnesota (Minnesota Public Radio, ben oui Gudule a quelques notions d'anglais), pas très convaincant mais pas totalement dénué d'intérêt, ou manifeste des peuples russes, complètement dépassé de nos jours, la guerre froide en a eu raison. Elle essaierait bien mélange des parties ruisselantes, mais pour le coup ça lui semble un peu trop chaud. Et voilà que, subitement, elle se rappelle avoir déjà vu MPR quelque part, au cours de ses lectures récentes. Dans un mince opuscule, que lui a donné sa nièce, férue de littératures alternatives et qui écume le net à leur recherche. Elle fouille fébrilement dans son salon, dans la pile des choses lues ou à lire, pile dont l'équilibre fragile implique de retenir ses pas quand on passe à proximité afin de ne point trop faire vibrer le sol. Et là, sous le dernier numéro de la revue *Le Matricule des Anges*, elle dégote l'Apostille Apocryphe de Paul Pignon, qu'elle feuillette, fébrile, jusqu'à ce que la page [38](#) lui apporte enfin la réponse : *Mémoire de Poisson Rouge*.

Ça ne devrait pas être trop difficile, par les temps qui courent, d'arriver à mettre la main sur un spécimen. Les temps courent, la mémoire s'enfuit, les poissons tournent et les gens oublient. Leur montre, un rendez-vous, les clés de la voiture, les lunettes de vue, puisque forcément comme il faisait beau on est parti avec celles de soleil, la liste des courses, la facture de téléphone, leur enfant dans la voiture, il fait encore soleil...

Certains oublient par bribes, par strates, événements et sensations qui s'enfouissent sous un amas d'oublis calculés. Ou par nécessité. Par lâcheté, veulerie ou vieillesse. Les raisons sont diverses et les mémoires s'effacent, se dissimulent, s'échappent de la préhension et se tapissent dans des chambres noires ou grises ou monstrueuses.

Certains boivent aussi.

Que voilà un lieu intéressant pour la pêche à l'amnésique, au long cours ou dilettante, le débit de boissons. Il y en a un d'ailleurs, réputé pour sa faune éclectique et imbibée, à quelques encablures du domicile de Gudule.

La Pulperie.

Elle y entre,... :

L'atmosphère y est comme saturée. C'est un de ces lieux, rares et courus, où l'on peut pratiquer deux vices à la fois. En toute quiétude, les clients peuvent ici malmener simultanément leur foie et leurs poumons. De longs nuages gris couvrent le tumulte des conversations. Il est 23h. Le nuage stagne au-dessus du comptoir. Gudule décide de se fondre dans la masse, elle sort une de ces cigarettes dont le nom évoque immédiatement les caravanes sillonnant les sables sahariens⁹ et se fait offrir du feu par son plus proche voisin.

Celui-ci est un escogriffe au teint terne, à moins que l'éclairage et les volutes ne lui soient défavorables, mais apparemment enclin à l'échange verbal.

- Je peux vous offrir à boire ?
- Merci, mais je ne voudrais pas abuser.
- Bonne soirée, alors.

Et l'escogriffe, en définitive peu disert, retourne à son verre.

- On vous sert ?, l'apostrophe alors le barman.
- Une margarita, s'il vous plaît.

Elle a toujours eu un faible pour ce cocktail à consonance bucolique qui lui rappelle le voyage qu'elle avait dû effectuer pour Violette il y a quelques années. Elle s'était rendue à Moscou pour y rencontrer une jeune cryptographe, Margarita Polichnova. Mais, foin des souvenirs, elle est ici justement pour trouver qui n'en a pas.

Elle avise un couple en grande discussion dans un recoin. Il est 23h11. La femme a l'air ravaudé des étoffes qui ont été oubliées trop longtemps au soleil et que les intempéries successives ont rongées. Vent, soleil, pluie, bourrasques, ça vous abîme les épidermes et le maquillage qu'elle porte n'arrange en rien les choses. L'homme a l'air quelconque de celui qui s'ennuie, alors ici ou ailleurs ça ne fait pas grande différence, sans doute attend-il que l'heure soit suffisamment tardive pour rentrer chez lui, dans un appartement solitaire et blafard où il s'ennuiera autant qu'au bar mais au moins, entretemps, les aiguilles auront tourné.

Brutalement, la femme se lève, pleine de dédain, et disparaît emportée par la fumée ambiante. Gudule s'approche.

- Je peux me joindre à vous ?
- Bah, vous ou une autre, asseyez-vous si ça vous chante.
- Vous êtes ?
- Thibaud de la Sablonnière-Foilly, mais je crois que dans mon dos, on m'appelle TSF.

⁹ A la demande des Editions Lad'AM, soucieuses de santé publique et respectueuses des systèmes respiratoires d'éventuels lecteurs mineurs, nous nous abstenons de mentionner ici le nom de ladite marque (note de l'auteur).

Il est 23h26. La lumière décroît dans la Pulperie, le volume sonore grimpe, la fumée enserre toute chose.

- Moi, c'est Gudule, de dos comme de face. Vous faites quoi dans la vie ?
- Ben, dans la vie, si j'essaie de mettre en adéquation mes idées et mes actes, je me heurte à une forte dichotomie : mes idées sont immatérielles et par conséquent libres de toute contrainte, alors que mes actes s'inscrivent dans un contexte pré-établi avec ses règles et ses lois auxquels je dois me soumettre...
- Ah
- Du coup, je bois pour oublier cette aporie.
- Et ça marche ?
- Ça dépend... Vous avez vu la femme qui était assise là avant vous ? Je comptais sur elle pour m'aider à surmonter le paradoxe mais elle s'est méprise sur mes intentions et la nuit l'a engloutie...
- *Avant de mordre le poisson n'était qu'une sorte de potentialité de poisson occupant toute la mare*, lance Gudule à tout hasard.
- *Attrapez-nous les renards*
- Vous connaissez ce texte ?

TSF se lève brutalement, comme mû par un ressort, ou comme s'il venait de découvrir qu'il était assis en réalité et depuis fort longtemps sur une collection surprenante de porcs-épics empaillés, et prend le large sans un regard en arrière, soudain fuyard, soudain aliéné, soudain asthmatique cherchant l'oxygène. Il trouve la porte et la prend.

Gudule suit le courant d'air laissé par son déplacement et le rejoint, in extremis, au moment où la porte de la Pulperie le recrache sur le trottoir.

Il est 23h32, l'heure des syncopes et des palindromes.

L'heure aussi des taxis gris.

Et celui qui happe les noctambules est de l'espèce des prédateurs nocturnes. Silencieux et profilé. Quelque chose du jaguar sourd en lui. L'air s'entrouvre à son passage puis se referme, impénétrable. A l'intérieur, TSF et Gudule ont le souffle coupé.

Le taxi file et taille dans le tissu urbain désert une trajectoire infaillible. Déjà la ville est loin.

Des forêts, des lignes droites, des forêts, des arbres droits,

le paysage ne freine pas l'avancée du bolide,

des forêts

des arbres

et subite,

la halte.

Le taxi crache son chargement humain au bord d'un pare-feu sablonneux.

TSF et Gudule, abandonnés, se regardent hagards et perplexes. Il y a des endroits comme ça où les repères sont dissous dans l'accumulation des troncs rectilignes.

L'air sent la mer, discrètement. La forêt a des effluves marines. Le nez au vent, TSF et Gudule se mettent en marche, les maigres rayons de soleil les aidant à ne pas perdre l'ouest. Ils cheminent au plus court, fendant parfois les fougères, montant à l'assaut des rares chablis qui se dressent entre eux et l'océan, en aveugles parmi les sentiers et la forêt. Ils marchent et les heures s'écoulent. Le sable a déjà colonisé leurs chaussures, noircissant leurs orteils.

Devant eux, le mur de troncs semble inéluctable. Puis une déchirure dans la masse verte, infime d'abord, juste un éclair de couleur qui accroche le regard. Dubitatifs, TSF et Gudule s'approchent, sans doute un bout de tissu arraché par la forêt à un promeneur peut-être aussi égaré qu'eux, mais au moins est-ce la trace d'un passage, d'une vie autre que végétale, un lambeau d'humanité qui pendouille à l'écorce. Ils n'osent rêver au poteau indicateur, qui leur semble aussi improbable en ces lieux qu'une once de compréhension au guichet des cartes grises d'une obscure sous-préfecture en territoire rural. Leurs corps, pourtant distincts, portent désormais le même espoir et leur lassitude a laissé sur leurs visages des traînées parentes, voire jumelles.

Soudain, le rouge leur saute aux yeux.

Dévoilé et bicolore, le liseré du panneau d'entrée de la commune de Lit-et-Mixe leur vrille les pupilles des sous-entendus civilisés qu'il promet. Et derrière, entraperçu mais net, le premier toit leur fait frôler la pâmoison. Un hameau, un bourg, un village les attend ! Quelques pas et les revoilà dans le monde.

Il est tôt mais les portes du bar-tabac sont ouvertes. Ils s'y laissent choir et pendant qu'ils espèrent qu'une serveuse vienne prendre leur commande – décidément, espérer leur est devenu, au fil des sables landais, une seconde et commune nature –, ils observent. Et sont observés.

- Bonjour, on ne vous a pas servis ?
- Ben, non
- Qu'est-ce que vous buvez ?
- Un café, serré, et un verre d'eau, répond TSF.
- Un grand chocolat chaud, ajoute Gudule.
- Alice, amène un café et un grand chocolat, lance à la volée et à une serveuse invisible le nouveau venu.

Une autorité naturelle et implacable émane de lui. Ses mains blêmes laissent dans l'air des sillages d'ongles manucurés.

- Je vois que vous avez fait connaissance avec la forêt domaniale... les touristes s'y perdent parfois... tenez l'année dernière, on en a récupéré un qui n'a pas eu votre chance, il était suisse je crois et quand il est arrivé ici, il était si décharné qu'il aurait fallu l'arrimer si le vent s'était levé... et vous, vous faites quoi dans la région ?
- Euh...
- Ben, ajouta Gudule.
- ...

La place occupée par l'homme inconnu est soudain vide, comme si la bouche de Gudule avait proféré une formule de désintégration instantanée. Les rescapés de la forêt landaise échangent un regard stupéfait, sont-ils vraiment de retour dans le monde ou la forêt secrèterait-elle des mirages à effet rétroactif contre lesquels aucun égaré ne pourrait mettre en garde ?

Vide aussi, la poche arrière du pantalon de Gudule.

Pourtant réalisées avec un tissu intelligent, conçu pour mouler au plus près tout ce qui entre en contact avec sa surface, les poches du pantalon offert par Violette un jour de grande générosité épousent tellement tout ce qu'elles abritent que même le sable landais ne pourrait s'y immiscer. Mais la poche est vide. C'est un fait. Aussi indubitable et invraisemblable que le périple qui les a

menés jusqu'à ce bar. Juste cette poche. A l'arrière du pantalon. Là où était rangé, soigneusement plié, le message confié par Violette.

- S'il vous plaît, c'était qui, l'homme qui était là ?
- Lui ? par ici, on l'appelle l'Espagnol, mais je crois qu'il se fait appeler Juan ou quelque chose comme ça..., les renseigne la serveuse enfin réveillée.
- Vous savez où on peut le trouver ?
- Non, il passe parfois, mais pas tous les jours.
- Vous avez une carte du coin ?

Il devenait urgent d'entrer en contact avec Violette.

Ce n'est pas tant la perte du texte qui tracasse Gudule mais l'ahurissant enchaînement d'événements, apparemment désaccordés, qui s'est conclu par ce vol. Le texte n'est pas perdu, Gudule l'a évidemment retenu. Dans sa mémoire, sa mise en page est même d'une netteté qui ferait tomber en panne, de dépit, une machine à microfilmer. Mais le support, cet étrange papier couleur gallinacé juvénile, est lui bien envolé.

Sur la carte, elle avise à une dizaine de kilomètres, un relais inespéré : le phare de Contis.

Arrivé au pied de l'édifice, TSF blêmit, déjà qu'il a le vertige mais en plus la vis d'Archimède qui enrobe le phare comme un sucre d'orge vénéneux lui donne la nausée. Sa verdure subite se noie dans les pins et le cloue au sol tandis que Gudule attaque impétueusement les 183 marches de l'édifice. Par chance, c'est jour de visite. Les quelques touristes présents, occupés à surveiller leur meute de modèles réduits brailards, ne la remarqueront même pas.

Elle enlève sa bague, un banal anneau argenté et en gratte l'intérieur, elle en extrait une fine antenne, aussi gracile que celle d'un monochrome de Provence et la tapote sur la rambarde du phare.

Ti ti ti ta ta ti ti ti, fait l'antenne.

Grâce à la géolocalisation intégrée, Violette a déjà le message. Enfin, ça c'est la version optimiste, car si elle est en transfert pour Strasbourg, va falloir attendre un peu. Mais Gudule, confiante et le devoir accompli, teste la qualité de ses tendons en redescendant prestement les 183 marches du phare.

Chez la Tranchemontagne – c’est ingrat, parfois, les noms de famille –, la lumière d’urgence violette (Violette a en effet un peu compensé son dégoût pour son nom par un attachement excessif à son prénom, au point qu’elle a installé, dans la mesure du possible et de ses finances, le maximum d’objets violets chez elle...) se met à stroboscooper.

Quelques minutes plus tard, une berline vrombit vers le sud. Pour une fois, le ministère, pourtant en pleine restructuration – entendre par là manœuvres savantes et calculs infinis pour grappiller le moindre euro d’économie en valorisant la polyvalence (l’atome polyvalent me paraît soudain plus humain que les enrobages sémantiques des gouvernements contemporains) et la mutualisation –, a fourni un véhicule correct et, qui plus est, mineur. Pas de clac clac clac dans les virages, ni d’essuie-glace récalcitrant.

En arrivant au pied du phare, Violette a un mouvement de recul quand elle avise l’ectoplasme verdâtre qui sous l’amer a rendu au sable le médiocre café avalé ce matin et qui accompagne vraisemblablement Gudule.

- Il faut le ramener, proteste par anticipation Gudule.
- Oui, mais la voiture
- n’est pas à vous, je sais, attendez nous un instant, on va arranger ça.

Une dune franchie, quelques rouleaux d’atlantique décrassage affrontés et voilà TSF qui reparaît, déverdisé et essoré.

Pendant le trajet qui s’ensuit, l’habitacle de la voiture est envahi d’un silence épais, dense, alimenté seulement par la concentration respective des cerveaux qui carburent de chacun des occupants. Le paysage, pour ce que l’on en sait, n’a rien à faire que de défiler. De toutes façons, personne ne fait attention à lui alors il en profite, lassé du plat landais, pour déployer en toute gratuité ses anneaux longs et maintenant vallonnés.

Violette pense aux sièges, au nettoyage minutieux qu’elle va devoir se farcir car le règlement du ministère stipule expressément dans sa directive 9-NAJ-2007 que les véhicules doivent regagner leur parc de stationnement immaculés, à défaut de quoi l’agent fautif verra son coefficient de bonne conduite ramené à l’indice en vigueur l’année de sa première neige (il va sans dire que le système ultra-sécurisé des archives contient toutes les données, géographiques et climatiques et autres, permettant de calculer cette année avec précision pour chacun des agents). Or, ils reviennent des Landes, sable fin, sable blond, sable gris.

Sable partout.

Et, fatalement, dans la voiture.

C'est insidieux, le sable, ça résiste aux kilomètres, ça crisse dans sa multitude infinie, fort de sa petitesse et de son esquive.

L'aspirateur ne peut prétendre qu'à une pseudo-victoire et Violette se prépare à son statut de cancre.

TSF tergiverse, s'interroge, doute, de lui, du monde qui l'entoure et de la perception qu'il en a. Un cocktail comme les serveurs savent s'y bien en préparer à La Pulperie l'aiderait sans doute à discerner un peu de sens dans ses récentes aventures...

Gudule est abîmée dans des gouffres sans fin et sans fond, c'est vous dire le vertige, de réflexions emplies de poissons, de philosophes, de longs déserts arides dans lesquels caracolent les oreilles au vent des fennecs bibliques et des chameaux lettrés. Et tout ce monde se croise dans une sarabande improvisée au pied d'un phare sorti d'une confiserie car sous les sables, il y a le sucre que sucent les renards quand ils n'ont plus de miel.

Et le téléphone qui sait si bien broyer sous ses sonneries intempestives le silence sédimenté sonne.

- Allô ?, soupire machinalement Violette.
- Ici, Kant.
- Tenez, Gudule, c'est pour vous, moi j'en peux plus...
- Oui ?
- Ici, Kant. Jean-Daniel Kant.
- Ah, ânonne Gudule, qui a subitement épuisé en une journée ses formules de politesse.
- Laissez-moi me présenter : grrrebbbbbrrzzzzzzzz... grrrebbbbbrrzzzzzzzz.

Les tunnels ont ceci de commun avec certaines routes de campagne, tortueuses et humides : ils prennent un plaisir sadique à brouiller les ondes, à perdre le lecteur, à énerver le pauvre auteur qui voyait enfin à la faveur du dialogue en cours s'esquisser un chemin qui le mènerait vers une sortie honorable au regard de la situation grotesque dans laquelle il a plongé par mégarde, inadvertance, inexpérience ou désinvolture, ses personnages innocents.

- je travaille à l'INP, vous connaissez ? l'institut de physique, c'est un département du CNRS.
- Gudule, faiseuse de ponts, à l'occasion.
- Je suis au courant. Ecoutez, je sais que l'on vous a récemment confié un message assez particulier. L'institut m'a chargé de vous proposer un marché : vous nous laissez le message pendant quatre heures et vos réserves de chocolat sont assurées pour les quatre ans à venir.

- C'est que je ne l'ai plus.
- Quoi ???

La stupéfaction peut avoir ceci de commun avec le corvus corax : un sombre et profond croassement, un déchirement subit de l'harmonie phonique ambiante par la coagulation dans l'air du désarroi incrédule.

- C'est-à-dire qu'on me l'a volé, dans des circonstances un peu longues à vous exposer mais indubitablement volé. Ceci étant, en échange d'une tablette, je veux bien faire le crochet par l'institut pour vous dire ce que je sais.
- Vous savez jouer à la marelle ?
- ...
- Retrouvez-moi dans une heure à la 3^{ème} division du cimetière du Montparnasse.

La voiture chuinte, les regards dévorent Gudule.

- Violette, je dois vous laisser. Déposez-moi à l'angle de la rue. Puis à TSF : vous venez ?

Gudule et TSF retrouvent en chœur le bitume urbain. Les portes du cimetière sont bientôt devant eux. C'est toujours mieux que les portes du pénitencier, du moins tant qu'on bénéficie d'une bipédie en bonne état de marche et que nul haut-parleur n'est branché sur l'affligeante version française d'un certain chanteur en quête de nationalité belge. Il y a des cas où la retraite devrait être obligatoire aussi pour les stars du show-biz.

Trouver la 3^{ème} division leur demande un temps non négligeable. Pourtant, le plan affiché à l'entrée semblait clair. Mais la multitude des tombes, l'étroitesse des passages entre elles et les alignements rectilignes qui virent parfois à la courbe leur brouillent le sens de l'orientation. Naviguant entre les caveaux, ils finissent par aviser un panneau qui pourrait correspondre au point de rendez-vous fixé par Kant. D'ailleurs, le voilà qui surgit de derrière un de ces caveaux prétentieux dont le propriétaire, non content d'avoir infligé sa suffisance de son vivant, perpétue dans la mort une fatuité lourde et encombrante.

A sa main, une feuille de papier bat le vent. Il a l'air d'un fou ou d'un drogué qui aurait passé la nuit dans un tombeau, pour d'obscures raisons toxicologiques, à moins d'avoir eu à affronter une rupture amoureuse perfide et subite, de celles à côté desquelles le concept de Blitzkrieg apparaît comme un enfantillage innocent.

- Dites, vous voulez bien m'aider à remplir ma marelle ? Vous avez de quoi écrire ? parce que j'ai perdu mon stylo, j'ai dû le faire tomber entre les tombes

Et il leur tend la feuille.

Gudule s'applique : TERRE d'abord, ensuite les cases, minutieusement

	TERRE	
	1	
Puis Kant lui arrache la feuille, nerveux	2	
et griffonne,	3	
en lieu et place du CIEL,	4	5
un mot incongru	6	
	<i>griffonne</i>	

avant de déposer, avec un étrange respect, la marelle inachevée dans le trou d'une tombe que jusque là ni Gudule ni TSF n'avait remarquée.

Puis, sans un regard pour eux, le scientifique aux allures d'aliéné prend la tangente, en suivant un trajet aléatoire ou en tout cas hermétique à leurs entendements statufiés.

Sur la tombe, deux noms :

Carol Dunlop (1946-1982) Julio Cortázar (1914-1984),

une sculpture aux pétales arrondis, un cube évidé dans le marbre de la pierre tombale, des mots griffonnés, des hommages laissés...

grand écart en âge, morts qui s'enchaînent, tombe partagée
en voilà deux qui ont trouvé le moyen de narguer l'écoulement du temps, de le faire se contracter jusqu'à ce qu'il se retourne et se morde les dents, ivre des cadavres qui jonchent son sens unique ;
deux qui ont pris l'autoroute, à contresens, à contrevent, peu importe, l'autoroute de leurs ans a filé sous leurs pas de stations en stations, de pages en pages, et leur tombe, par son cube creux, ouvre encore des routes inconnues...

A croire que Kant se piquait de littérature.

Gudule récupère, respectueuse, la marelle et cherche le ciel.

Mais  le remplace et l'obstrue.

C'est joli comme nom, ça rime avec phalène. Intéressant comme papillon d'ailleurs, la phalène. Famille des géométridés.

Existe sous deux formes, deux morphes : clair et sombre.

Ce n'est pas anodin. C'est même un des exemples les plus cités pour illustrer l'influence du milieu sur l'évolution des espèces. Car les chances de réussite du papillon sont corrélées à la couleur de ses ailes et à la pollution environnante. Les meilleures combinaisons pour la phalène du bouleau sont ainsi *Ailes claires sur arbre sain* ou *Ailes sombres sur arbres noircis par l'industrialisation et la pollution atmosphérique*. C'est en se fondant avec son support, le bouleau, que la phalène échappe à ses prédateurs et accroît ses chances de survie.

Ceci étant, la parenté phonique n'aide pas beaucoup TSF et Gudule et tomber sur graphène en plein cimetière a quelque chose de déconcertant.

Quoique...

La phalène sur son arbre, le graphène sur une feuille, il y a peut-être un lien après tout. Les liens sont des espèces flexibles, aux capacités d'adaptation et d'innovation extraordinairement fantasques voire aléatoires. Adeptes des sauts de puce aussi bien que des grands écarts, ils franchissent les époques et se jouent de la géographie, font la nique au bon sens et parfois tombent juste, pif dans le mille, plus efficacement que les itinéraires savants et les voies déjà tracées. Les liens traquent la connivence dans le désordre du monde. Ils inventent des lectures inédites, reconstruisent et dévoilent des sens inopinés, tendent des passerelles par-dessus les abîmes.

- Ça me dit quelque chose, ce mot, dit alors TSF, je crois que j'en ai entendu parler. Il me semble que ça a rapport avec un prix Nobel.
- Pas de temps à perdre alors.

Ils replacent la marelle dans son logement funéraire et remontent au pas de course le dédale des allées.

TSF déniché un cybercafé et s'y engouffre, Gudule en franchit à peine la porte que déjà s'affichent sur l'écran quelques données intéressantes :

« Le prix Nobel de Physique 2010 a récompensé des recherches sur un matériau aux propriétés étonnantes, le graphène. Le graphène est un cristal de carbone isolé en 2004, par les 2 récipiendaires de ce prix Nobel, André Geim et Konstantin Novoselov et qui paraît porteur de grandes promesses. Le graphène fascine d'abord par les perspectives physiques qu'il ouvre, notamment parce que la théorie prévoyait que de tels cristaux ne pouvaient pas exister et qu'il permet à des électrons de circuler comme s'ils étaient dépourvus de masse... Ensuite, il présente des qualités de légèreté, de résistance, de transparence, de conductivité, qui peuvent faire saliver des chercheurs comme des industriels. L'engouement pour ce matériau peut-être révolutionnaire, dont la légende déjà fournie veut qu'il ait été obtenu grâce à un simple rouleau de scotch, bouleverse donc à la fois certains champs de la physique et, peut-être aussi, différents domaines de nos technologies : électronique, photovoltaïque, écrans d'ordinateurs ou de télévision... »¹⁰

Sous le rétro-éclairage de l'écran, leur aventure prend soudain une couleur nouvelle. Il devient évident que Gudule avait eu en mains et dans les poches un prototype à base de graphène. Si proche du papier qu'ils n'avaient rien soupçonné.

¹⁰ <http://www.franceculture.com/emission-le-champ-des-possibles-le-graphene-peut-il-revolutionner-notre-quotidien-2011-03-04.html>

Les signes qui le recouvraient avaient absorbé toute leur attention et les avait détournés de l'essentiel. Les péripéties que ce bout de papier avait introduites dans leurs vies auparavant disjointes ne leur avaient pas non plus laissé le temps d'en ausculter la structure.

Finalement, le support débordait, supplantait, dépassait le message.

Eh bien que ce Juan, ce Jean, ce John peut-être, qui sait, se le garde son précieux prototype, son application révolutionnaire du troisième millénaire, qu'il s'en fasse des cure-dents si ça lui chante ou qu'il l'utilise en coton-tige pour mieux entendre les ordres qu'inévitablement il devait prendre de très haut, dans la cour des puissants – c'est marrant ce terme de cour pour désigner les lieux d'exercice des pouvoirs, alors qu'on y caquète, qu'on s'y bouscule, qu'on s'y vole dans les plumes et qu'on s'y attaque à coups de becs ni plus ni moins que dans les basses-cours pleines de chiures de poules de nos provinces prétendument glaiseuses et plébéiennes.

Sans avoir besoin de se concerter, ils éteignent l'ordinateur, règlent leur temps de connexion et sortent, soudain plus légers.

Le soleil perce sur l'avenue.

Assis.

Ils sont assis, dans le rayon timide d'un soleil d'avril. Sur une terrasse en plein Paris. Mais ça aurait pu être ailleurs, pourquoi pas dans un champ, parmi les pousses tendres du printemps transperçant, ou sur un banc de pierre dans un antique jardin à l'anglaise, ou dans quelque autre lieu propice à l'assise quiète.

L'important, c'est qu'ils soient assis.

Et dérivent derrière eux les expériences accumulées. Navires en partance pour les havres poreux de la mémoire, sédimentations en devenir, interprétations en cours, vécus partagés pour souvenirs aux teintes différentes, éclairages qui varient et fluctuent d'un être à l'autre.

Ils sont assis.

Et avant de s'asseoir, ils sont passés dans une librairie.

Le gros volume qu'ils y ont trouvé est posé entre eux. Lecture muette et lecture vive, les deux alternent.

A l'heure où je les quitte, mon œil happe un passage

*Personne ne pourra, sauf le poète et encore pas toujours,
entrer dans la palestre de la page blanche
où tout se joue dans le mystère
de lois ignorées, si tant est que cela en soit,
d'étranges copulations entre rythme et sens,
d'ultimes Thulée au milieu de la strophe ou du récit.
Nous ne pourrons jamais nous défendre
car nous ne savons rien de ce vaste savoir,
de cette fatalité qui nous conduit
à nager sous les choses,
à grimper sur un adverbe qu'une boussole nous ouvre,
cent îles nouvelles,
boucaniers de la Remington ou de la plume
à l'assaut de vers ou de simples phrases
ou recevant en plein visage le vent
d'un substantif qui renferme un aigle.¹¹*

¹¹ Julio Cortázar, *Lucas, ses discussions partisans* in *Un certain Lucas* in *Nouvelles, histoires et autres contes*. Gallimard, 2008.

REMERCIEMENTS

Merci au peuple égyptien et à ses 18 jours de révolution qui aboutirent au 11 février 2011.

Merci pour leurs coups de balais sur la place Tahrir.

Merci au peuple tunisien, début du domino et battement d'ailes de papillon dans le monde arabe...

Contre les hiérarchies asphyxiantes et les pouvoirs abusifs,

contre tout ce qui étouffe, sous quelque forme que ce soit

à R., forcément